

IN MY ROOM

Feuille d'information consacrée à Brian Wilson et aux Beach Boys

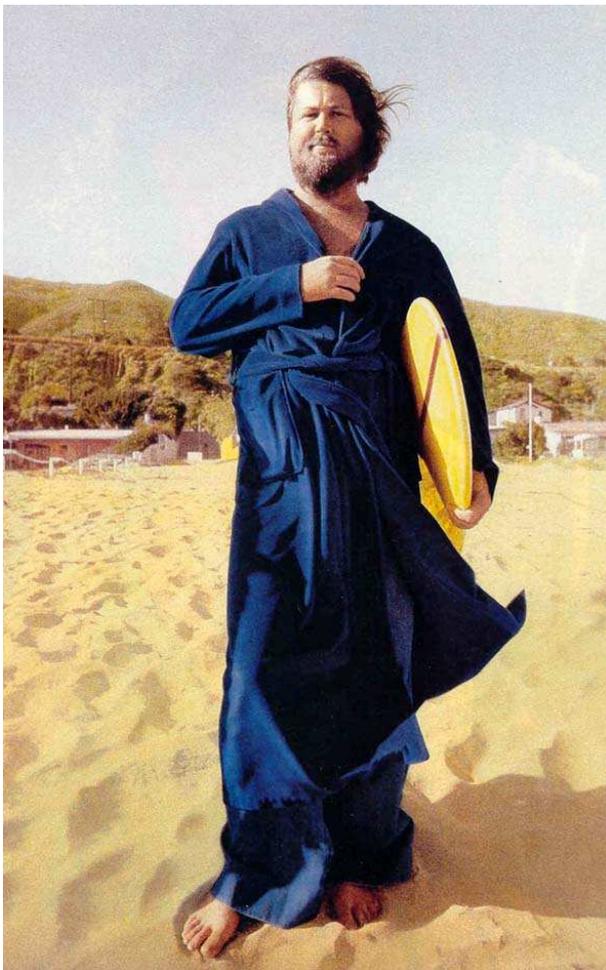
N° 6 – Automne 2006

BRIAN'S BACK

La période 1976 / 1977

Goodbye God, Hello Surfing !

«**Brian's Back**» est le nom d'une campagne publicitaire organisée dans la foulée des sessions de l'album « 15 Big Ones », courant 1976. Tout a commencé, en fait, deux ans plus tôt, lorsque Capitol, la maison de disques historique des Beach Boys, décida de sortir coup sur coup deux compilations des succès sixties de Brian Wilson, « Endless Summer » en 74 et « Spirit of America » en 75. Ce fut un coup de maître ! Ces deux compilations de vieux succès écrasèrent largement tout ce que les Boys avaient produit depuis une dizaine d'années, ce qui, d'un strict point de vue commercial et non artistique, montrait la voie à suivre.



Il y eut deux conséquences à ce phénomène :

- Il fallait tirer un trait définitif sur la partie la plus innovante de la discographie des Boys : la période inaugurée avec « Today ! » en 1965 et achevée péniblement en 73 avec l'album « Holland ». Il allait falloir désormais en revenir à La Formule, c'est-à-dire celle qu'avaient illustrée les albums enregistrés entre 62 et 64. Il n'est pas outrageant de dire que c'était là le point de vue du clan Love (car désormais, l'histoire des Beach Boys va devenir une guerre de clans) ;
- La nécessité de remettre Brian au centre du groupe comme si sa longue absence n'avait été qu'une parenthèse. Warner, en effet, l'actuelle maison de disques, ne tirait aucun profit de ces compilations.

Edito

« Brian's Back » crièrent-ils !

Mais où ? Quand ? Comment ? Pour combien de temps ? Pour quoi faire ? Avec qui ?

Autant de questions auxquelles vous trouverez une réponse en lisant les lignes qui suivent.

Ne reculant devant aucun frais, **In My Room** envoie son meilleur reporter voir les Beach Boys à Vienne, en Virginie, USA. Il nous rend compte.

Pendant ce temps là, Syd Barrett meurt, Pet Sounds souffle ses 40 bougies et ... nous continuons de payer.

Enjoy !

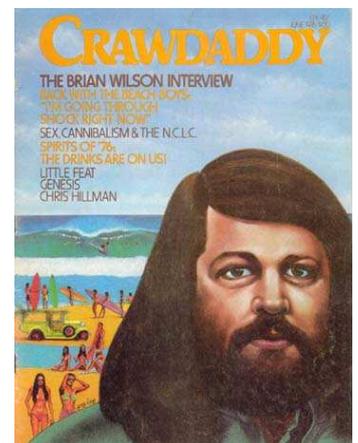
Charlie Dontsurf

Pire ! Les Boys n'avaient pratiquement rien enregistré depuis 1973 et Brian semblait avoir définitivement disparu. Il devait redevenir, même artificiellement, le centre du groupe, son âme. A cet impératif commercial s'ajoutait un impératif familial : Marilyn Wilson ne supportait plus de vivre avec le junkie ventripotent qui ne quittait sa chambre que pour se fournir en drogues. Elle avait commencé une thérapie avec un certain docteur Landy dont les méthodes semblaient aptes à tirer Brian de son lent suicide.

Et que se passa-t-il ? Brian composa, arrangea, enregistra et on le remit sur scène avec ce slogan « Brian's Back » dont Bruce Johnston – peut-être vexé de ne pas avoir été rappelé à l'époque - dira dans le film « Endless Harmony » : « brilliant and bogus ». C'était à peu près ça, un mélange de « Top Hat » et de « Freaks ». Mike Love en tira même une chanson qui, trop en avance sur son temps sans doute, resta dans les tiroirs jusqu'en 1998. Dès que l'argent commença à rentrer, on congédia Landy et Brian replongea de plus belle. Mais, ce n'était pas grave : on avait entre-temps rempli les stades, les poches de quelques-uns et les Boys étaient devenus : The America's Band ! Ils commençaient, accessoirement, à perdre toute crédibilité artistique, mais qui s'en souciait ?

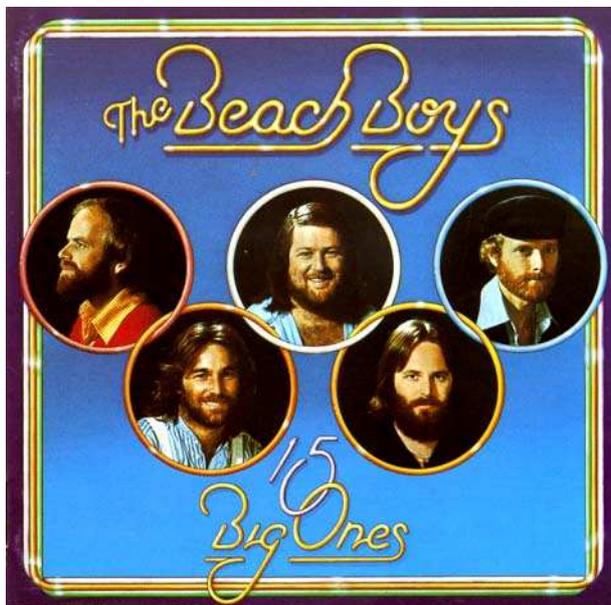
Ce sont ces quelques mois que nous avons choisi d'évoquer dans ce numéro car, même s'ils ne furent pas, artistiquement parlant, les plus importants dans la carrière des Boys, ils eurent, à n'en pas douter, une importance décisive pour l'histoire future du groupe.

Docteur Faustroll



15 Big Ones, l'album du Grand Retour

L'opération "Brian's back" a pour but de redonner de la crédibilité aux Beach Boys auprès du public, comme auprès des maisons de disques, en organisant un énorme battage publicitaire sur le retour de Brian Wilson comme membre actif du groupe¹. Elle se traduit par la sortie de deux albums : « *15 Big Ones* » en 1976 et « *Love You* » en 1977.



Au début de 1976, les Beach Boys se trouvent dans une situation assez paradoxale : ils n'ont rien sorti de neuf depuis trois années et pourtant ils viennent de connaître un regain de popularité inespéré. Leur dernier album studio original, « *Holland* » (1972), a été bien reçu par la presse spécialisée mais n'a pas eu le succès commercial escompté. Parallèlement, les Beach Boys connaissent de multiples difficultés personnelles ou financières. La sortie d'un double album live « *In Concert* » (1973) leur permet de réaliser le coup classique qui consiste à réutiliser pour un nouveau label, Warner/Reprise en l'occurrence, les tubes qui appartiennent au label précédent (Capitol). Cet album, qui est une réussite, est aussi un bon témoignage de ce que donnaient les concerts des Beach Boys lorsqu'ils s'étaient adjoints Blondie Chaplin et Ricky Fataar. Mais il ne connaît pas non plus un grand succès (l'absence d'informations suffisamment précises sur la pochette aurait-elle joué un rôle ?) et sort au moment où les Beach Boys semblent ne pas savoir où aller. Blondie Chaplin quitte alors le groupe.

Cependant, la sortie de cet album live a peut-être donné l'idée à Capitol de puiser dans le catalogue des Beach Boys pour sortir en 1974 un double album intitulé « *Endless Summer* » qui casse la baraque. Jamais depuis 1966, un album des Beach Boys n'avait connu un tel succès. Ce retour en grâce provoque une série de rééditions de la part de Reprise² alors que Capitol réussit à doubler la mise avec une nouvelle compilation de 23 morceaux, « *Spirit of America* » (1975), qui devient disque de platine comme son prédécesseur « *Endless Summer* ».

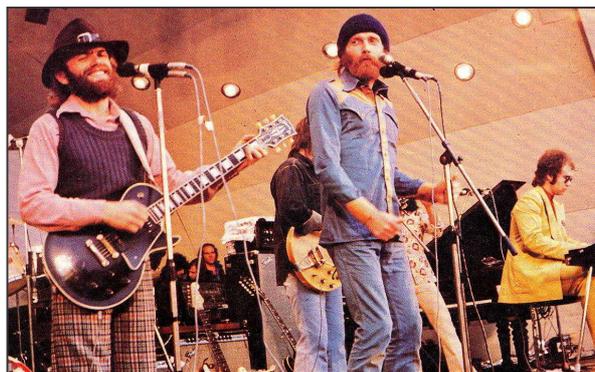
¹ D'après Steven Gaines, c'est Stephen Love, le frère de Mike, devenu manager des Beach Boys à la fin de l'enregistrement de *Holland*, qui est à l'origine de l'opération. Il s'agirait de placer le groupe dans des conditions optimales pour négocier le prochain contrat. (Steven Gaines, *Heroes and Villains*, édition de poche Signet, 1987, pp. 256, 285). Une photo de Stephen Love est insérée au centre de l'intérieur de la pochette de *15 Big Ones*.

² Reprise qui a racheté les droits d'un certain nombre d'albums de la fin des années soixante sort coup sur coup les doubles albums *Wild Honey* & *20/20* et *Friends & Smiley Smile* en 1974. En 1975, une nouvelle compilation *Good Vibrations (Best of)* est mise sur le marché. Cette profusion de compilations trouve un prolongement en 1977 quand Capitol sort l'excellent album *Live in London*, dont l'enregistrement date de 1969.

Les Beach Boys connaissent alors une sorte de succès nostalgique dont le concert donné au stade de Wembley à Londres devant plus de 70 000 personnes est une bonne illustration. Ce jour de juillet 1975, le temps est magnifique pour un concert en plein air. La vedette est Elton John, les Beach Boys sont en deuxième position sur l'affiche devant les Eagles entre autres. L'assistance s'aperçoit qu'elle connaît par cœur tous les vieux tubes égrenés par les Beach Boys et les reprend en chœur. Quand Elton John arrive sur scène, il se lance dans les nouveaux morceaux de son dernier album que le public ne connaît pas. Résultat : un quasi flop et le retour sur scène des Beach Boys en compagnie d'Elton John !

Que faire d'un tel succès ? Réponse : deux albums dont la production est confiée à Brian Wilson.

Brian Wilson suit alors sa première thérapie sous la houlette d'Eugène Landy. Après avoir atteint un sommet pondéral impressionnant, il perd du poids et retrouve peu à peu la forme au moyen d'un régime draconien et d'une intense activité physique. Landy le soumet aussi à des séances pendant lesquelles il se remet à écrire des chansons. Il lui reste à retrouver la solidité mentale, le chemin des studios et la compagnie de ses vieux acolytes. C'est là l'objet de l'enregistrement d'un nouvel album au cours du premier semestre 1976 : « *15 Big Ones* ».



Un retour aux sources ?

Le titre de l'album renvoie à la fois aux quinze plages qu'il recèle et aux quinze années d'existence du groupe³. L'album célèbre les retrouvailles de la formation d'origine qui a connu les plus grands succès. C'est en effet la première fois depuis dix ans, soit depuis « *Pet Sounds* », que seuls les cinq Beach Boys originaux figurent sur la pochette et que reparait la mention "produced by Brian Wilson"⁴. Il n'y a pas que Brian qui est de retour. Il s'agit bien de tenter de renouer avec l'âge d'or des années 1961-1966.

20 / 20

Excellent fanzine anglais
Disponible en contactant
Brian Davies à
irwelloceanblue@hotmail.com

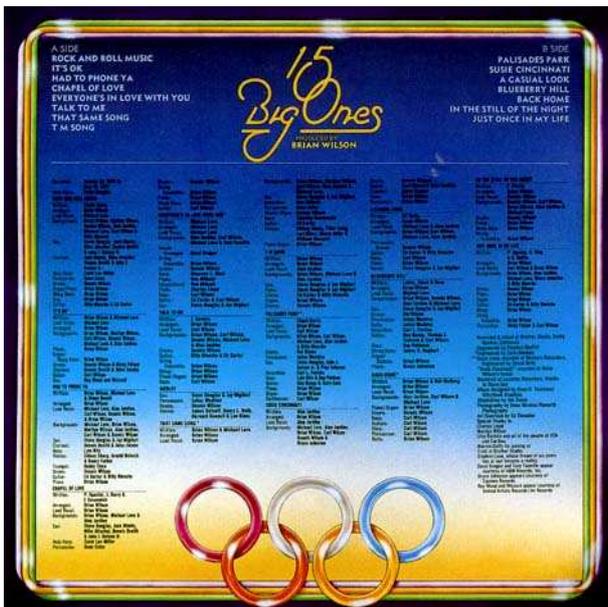
Aussi sur le web : <http://www.myspace.com/2020magazine>

³ Brian avait proposé comme titre : *Group Therapy* !!!

⁴ Sur *Pet Sounds*, Bruce Johnston n'apparaît qu'au verso sur les photos prises lors d'une tournée au Japon. Comme le démontre le livret de la réédition CD de *Pet Sounds* de 1990, il était bien présent lors de la séance de photos au zoo de San Diego, mais il ne pouvait apparaître sur la photo officielle du disque pour des raisons contractuelles. Au verso de la pochette de *Smile* imprimée à 450 000 exemplaires par Capitol au tout début de 1967, alors que Brian n'avait toujours pas livré les bandes (et pour cause!), Bruce Johnston apparaît aux côtés des cinq autres. La pochette de *Smiley Smile* (1967), quant à elle, ne contient aucune photo.

La pochette, due à Dean Torrence⁵, n'est guère réussie, pour ne pas dire qu'elle est carrément ringarde : les Beach Boys, photographiés individuellement style "photo d'identité du premier de la classe", ne sont pas vraiment dans le coup quand on les compare à la dégaîne des autres groupes de l'époque. Cependant, la conception de la pochette répond exactement au but de l'opération "Brian's back" : rétablir l'image et la notoriété du groupe. Au recto donc, on retrouve le groupe original ressoudé : les cinq Beach Boys, avec Brian au centre, apparaissent chacun dans l'un des cinq anneaux olympiques liés solidement les uns aux autres⁶.

Au dos, des détails très précis sont fournis sur les participants de l'enregistrement de chaque morceau. En revanche, il n'y a pas les paroles. On peut remarquer dans la liste des musiciens, le retour de Dennis Wilson à la batterie. Tous les membres du groupe participent comme chanteur ou comme instrumentiste à tous les morceaux. Comme par le passé, le lead vocal revient principalement à Mike (cinq dont un avec Al Jardine) mais aussi à Brian (quatre dont un avec Carl), contre deux à Al Jardine et Carl et un pour Dennis. *Had To Phone Ya* est interprétée par les cinq ensemble. Tous assurent la plupart des background vocals, parfois avec l'aide de Marilyn Wilson. Bref, c'est bien une œuvre collective.



Quand on ouvre l'album, on découvre une mosaïque de photos qui retrace la vie et la carrière du groupe⁷. Pêle-mêle, on trouve des clichés de concerts de diverses époques, des photos de famille (dont une photo de Murry Wilson), des images rappelant le milieu musical d'origine (carte du fan club de Jan and Dean), une série de tickets de concerts et des enseignes d'hôtels européens, Brian brandissant le disque de platine de « *Endless Summer* ». On peut noter la présence de deux anciens membres du groupe : Glen Campbell et Bruce

⁵ Dean Torrence est le "Dean" de "Jan and Dean", groupe vocal dont le plus gros succès est *Surf City*, chanson devenue numéro 1 dans les charts américains durant l'été 1963. C'est aussi, au grand dam de Murry Wilson d'ailleurs, le premier succès de Brian Wilson comme auteur-compositeur et producteur, avant les hits qu'il a eu avec les Beach Boys. De mauvaises langues racontent qu'on entend bien plus Brian que Jan sur *Surf City*.

Sur l'album *Beach Boys Party!* (1965), on peut entendre Carl Wilson lancer « *thank you Dean* » à la fin de *Barbara Ann*. C'est en effet, Dean Torrence qui a suggéré aux Beach Boys de reprendre ce titre de Fred Fassett. Il a participé à l'enregistrement mais son contrat lui interdisait d'être crédité.

Dean Torrence est également le responsable du design tout aussi discutable de la pochette de *Love You* (1977).

⁶ L'idée des anneaux vient du fait que 1976 était une année olympique. L'album est sorti alors que les jeux d'été de Montréal battaient leur plein. L'important est-il de participer comme le font tous les membres du groupe sur cet album ? Cependant si ces anneaux liés les uns aux autres permettent de suggérer la solidité retrouvée du groupe, le fait de les photographier individuellement plutôt qu'ensemble produit l'effet contraire. Peut-être s'agit-il de montrer qu'il y a cinq personnalités fortes et indépendantes qui ont su se rassembler de nouveau.

⁷ L'édition CD n'en contient que quelques fragments.

Johnston⁸. En revanche, il n'y a nulle trace de Blondie Chaplin et de Ricky Fataar, comme s'il s'agissait de tourner la page du début des années soixante-dix et de se placer résolument dans l'héritage des années soixante⁹.



Et la musique ?

Ce qui frappe d'entrée, c'est le grand nombre de reprises : huit morceaux sur quinze. A quoi il faut ajouter deux chansons déjà anciennes qui émergent ici : *It's OK* et *Susie Cincinnati*. Cette dernière, écrite par Al Jardine, est même déjà apparue en B-side d'un single américain issu de « *Sunflower* » en 1970¹⁰. Il ne reste donc que cinq réelles nouveautés parmi lesquelles on ne compte que deux chansons écrites par Brian Wilson seul (deux autres sont co-écrites par Brian et Mike Love, la dernière est de Mike Love seul). C'est un peu maigre en regard de la publicité organisée pour le retour du "genius" au sein du groupe.

Depuis leurs débuts, les Beach Boys ont souvent inséré des reprises sur leurs disques. Sur les tout premiers albums, on trouve des standards de la surf music (dont par exemple *Mirsilou* de Dick Dale sur l'album « *Surfin' USA* » remis au goût du jour par Tarentino dans *Pulp Fiction*), ou des morceaux traditionnels mis à la sauce surf, dont la reprise permet de compléter des albums qui sortent à la chaîne. D'autre part, Brian aime reprendre certains de ses morceaux favoris qui l'ont le plus marqué. Il se les réapproprie en les arrangeant à sa façon. C'est le cas de *I'm So Young* des Ronettes¹¹ ou de *Do You Wanna Dance* de Bobby Freeman. En revanche, pour *Hushabye*, il reste fidèle à la version originale des Mystics (1959). On retrouve évidemment des reprises sur l'album de Noël, sur le live de 1964 et surtout sur *Beach Boys Party!* (1965). Fait rare, dans *Party!*, Brian n'inclut pas moins de trois morceaux des Beatles qu'il considère comme les rivaux directs des Beach Boys¹². Enfin, il arrive que les Beach Boys détournent un classique. *Student Demonstration Time* (*Surf's Up*, 1971) est une adaptation de *Riot in Cell Block #9* de Leiber et Stoler. Surtout, leur premier hit national, *California Girls* (1963), n'est autre que *Sweet Little Sixteen* de Chuck Berry.

C'est justement avec une reprise de Chuck Berry que s'ouvre « *15 Big Ones* » : *Rock And Roll Music*. Le grand nombre de reprises présentes sur cet album a été voulu par Brian Wilson afin qu'il retrouve ses marques en enregistrant des morceaux familiers plutôt que de se lancer dans l'inconnu. Le retour au studio lui semble être une étape suffisamment difficile à accomplir. A Dennis Wilson qui lui demande des nouvelles chansons, il répond qu'il est plus à l'aise avec des "oldies"¹³. Quant à Carl et Mike, tout ce qu'ils demandent c'est un hit. Ce sera chose faite avec *Rock And Roll Music* qui

⁸ Glen Campbell a remplacé Brian à la basse pendant quelques mois quand celui-ci a brutalement quitté les tournées fin 1964. En avril 1965, il cède sa place à Bruce Johnston qui devient ainsi le sixième Beach Boy. Johnston quittera les Beach Boys en 1972, avant de revenir en leur sein en 1980.

⁹ On peut deviner la présence de Ricky Fataar à la batterie sur une photo de concert. Fataar a participé à l'enregistrement de *It's OK* et de *Just Once In My Life*.

¹⁰ Elle apparaît aussi en B-side du single *Child of Winter* sorti aux Etats-Unis à Noël 1974.

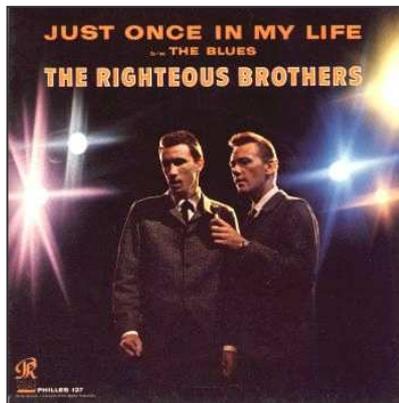
¹¹ D'après David Leaf, c'est la version des Ronettes, plutôt que la version originale des Students, qui a donné l'envie à Brian d'enregistrer cette chanson.

¹² Cela peut-être interprété comme une sorte d'hommage mais aussi comme une tentative de désacralisation de la Beatlemania qui souffle alors sur les Etats-Unis puisque l'interprétation de ces trois chansons est assez caricaturale. Un quatrième titre des Beatles a été enregistré en 1967 pour *Wild Honey* mais n'a pas été finalement retenu. Il s'agit de *With A Little Help From My Friends* qui apparaît sur le LP *Rarities* de 1983. *Party!* contient aussi une reprise de Bob Dylan.

¹³ Brian Wilson et Todd Gold, *Wouldn't It Be Nice, My Own Story*, New York, HarpersCollins, 1991, p. 229.

grimpera à la cinquième place des charts, ce qui n'était pas arrivé aux Beach Boys depuis *Good Vibrations*. La version qu'ils donnent de *Rock And Roll Music* est assez lente (en comparaison notamment de celle des Beatles) : le quatrième couplet de la version originale de 1958 est d'ailleurs coupé.

Hormis Chuck Berry, on retrouve une autre idole de Brian : Phil Spector. C'est en 1964 que les Dixie Cups décrochent la timbale avec *Chapel Of Love* (n°1 U.S.) co-écrite par Spector, Ellie Greenwich et Jeff Barry, auteurs d'une longue série de tubes¹⁴. C'est avec un autre couple prolifique, Gerry Goffin et Carole King que Spector a écrit *Just*



Once In My Life qui a été créée par les Righteous Brothers en 1965¹⁵. *A Casual Look* est le premier succès des Six Teens, groupe vocal de teenagers lancé en 1956. *In The Still Of The Night* de Fred Parriss est aussi le premier single des Five Satins sorti en 1954. Ces quatre chansons ont pour point commun d'avoir été interprétées par des groupes intégralement vocaux. Ce sont justement des groupes

vocaux qui ont fortement influencé le jeune Brian Wilson qui s'est formé en s'efforçant sans relâche de reproduire au piano et d'harmoniser ses morceaux favoris.

Restent *Talk To Me* chanté par Little Willie John en 1958, *Palisades Parks* que Chuck Barris a écrit pour Freddy Cannon (1962) et *Blueberry Hill*, qu'à peu près tous les plus célèbres artistes de rock ont mis un jour ou l'autre à leur répertoire (Jerry Lee Lewis et Little Richard par exemple), mais dont la version la plus connue demeure celle de Fats Domino (1956)¹⁶.

Au total donc huit titres dont la création de référence se situe entre 1954 et 1965. Il s'agit bien d'un retour aux sources. Les Beach Boys, devenus un groupe quasi revival depuis 1974 avec la formule chère à Mike Love, se paient le luxe de reprendre des titres de leurs aînés des fifties et de leurs pairs du début des sixties. A mon sens, les meilleures reprises sont *Palisades Park*¹⁷ qui ouvre la deuxième face et surtout *Just Once In My Life* qui clôt superbement l'album. Le lead vocal assuré par Carl sur ces deux chansons (avec Brian pour *Just Once...*) y est peut-être pour quelque chose. L'arrangement de *Just Once In My Life* est particulièrement réussi : l'intro qui démarre directement sur le chant de Carl, les chœurs dans la pure tradition wilsonienne qui survolent la voix apaisée de Carl dans le pont, et les



¹⁴ La version de *Chapel Of Love* enregistrée en novembre 1963 par les Ronettes (surtout connues pour *Be My Baby*), groupe vocal féminin coraqué par Spector, n'avait pas été commercialisée car ce dernier n'en n'était pas satisfait. En collaboration avec Spector, Ellie Greenwich et Jeff Barry, mari et femme dans le civil, ont entre autres aussi écrit *And Then He Kissed Me* interprétée par un autre groupe vocal féminin de l'écurie Spector, les Crystals (principal hit : *Daa Doo Ron Ron*). En 1965, Brian Wilson rendait déjà hommage à Spector en enregistrant avec les Beach Boys une reprise masculinisée *And Then I Kissed Her*.

¹⁵ Gerry Goffin et Carole King, ensemble ou séparément, ont écrit une impressionnante série de succès. Ils sont aussi les créateurs de Little Eva et de son *Locomotion* (1961).

¹⁶ Fats Domino, qui a écrit en collaboration avec Dave Bartholomew une très longue succession de hits de 1948 à l'orée des années soixante, n'est pas l'auteur de son plus gros succès qu'est *Blueberry Hill*. Cette chanson a été écrite pour un film intitulé *The Singing Hill* (1940). Louis Armstrong en a fait une version mémorable en 1949.

¹⁷ Chanson dont le thème est voisin de *Amusements Park USA* (LP *Summer Days*, 1965). Elle est consacrée au célèbre parc d'attraction situé dans le New Jersey face au port de New York. Ouvert dans les années trente et fermé en 1971, c'était aussi un lieu où se produisaient de nombreux artistes et groupes similaires à ceux dont les Beach Boys reprennent ici des titres : Chubby Checker, les Ronettes, les Mystics, les Shirelles, les Supremes etc. D'où les paroles : « *We ate and ate at a hot dog stand / We danced around to a rockin' band...* ».

claviers dont l'emploi annonce celui qui en sera fait massivement dans *Love You*. Les autres morceaux ronronnent un peu (surtout *Rock And Roll Music* et *Blueberry Hill*). Mais c'est une affaire de goût.

Et les chansons originales ? *It's OK*, probablement le morceau le plus fort et le plus proche de l'esprit "fun" des années 62-65, a été sorti en single. *Back Home* et *Had To Phone Ya* dont le thème est voisin (la nostalgie de la maison et de la famille) ainsi que *Susie Cincinnati* sont honnêtes. *That Same Song* est plutôt faible et *TM Song* est une pochade. Pour apprécier *Everyone's In Love With You*, il faut être "in love" avec ce qu'écrivit Mike Love.

Is Brian really back ?

Quel bilan ? Au niveau commercial, c'est plutôt une réussite puisque *Rock And Roll Music* cartonne dans les charts et l'album entre dans le top ten. Sur l'aspect artistique, c'est assez décevant : trop de reprises un peu plan plan. Qu'en est-il de l'inspiration de Brian et de son savoir faire aux manettes de la table de mixage ? Il faudra attendre *Love You* pour en avoir une idée plus précise. Enfin, en ce qui concerne la cohésion du groupe, derrière la belle façade, les conflits perdurent. Les tensions entre les membres du groupe et Landy s'accroissent : malgré des résultats plutôt positifs puisque Brian est revenu de loin, Landy est accusé d'avoir une emprise trop grande sur ce dernier, sans parler des honoraires assez astronomiques qu'il reçoit.

Pour Brian, est-ce vraiment le retour ? Dans son autobiographie rédigée avec Todd Gold, le chapitre (intitulé « *My first christmas* ») concernant la période qui sépare les deux albums de 1976 et de 1977 s'ouvre ainsi :

« *Brian is back. I still wasn't clear where I'd been. What did "Brian is back" mean ?*

It meant the guys all talked about me in interviews after the 15 Big Ones was released in July. It meant I sat through uninspired stage appearances that same month in Anaheim and Oakland, my first live performances in seven years. [...]

It almost seemed like old times. With the boys on the road, I went back to the studio, where I started work on the next album, working with Dr. Landy and continuing to show improvement under the twenty-four-hour therapy program »¹⁸.

Steve Love pousse les feux et réclame un album pour le 1er janvier 1977, le dernier dû à Warner, afin de négocier un nouveau contrat en bonne position.

Cet album, *The Beach Boys Love You*, sera le second étage de la fusée "Brian's back", et cette fois, il s'agira d'un album exclusivement constitué de nouvelles chansons écrites et produites par Brian Wilson.

Surfer Dan

¹⁸ Brian Wilson et Todd Gold, *Wouldn't It Be Nice, My Own Story*, New York, Harpers Collins, 1991, p. 238.



Les chroniques

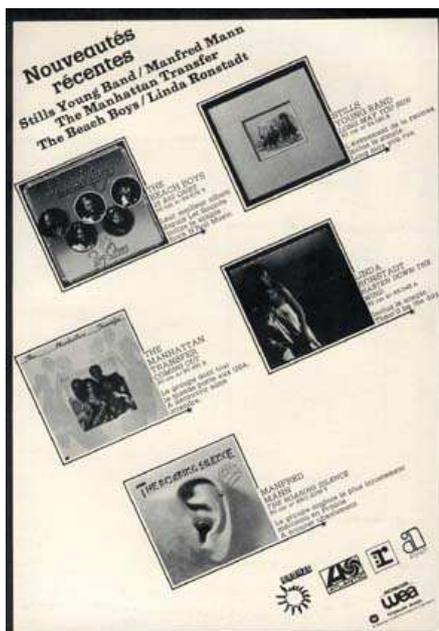
Chronique initialement disponible sur le site web cabinessence.com/petsounds-fr aujourd'hui disparu :

En 1976, Brian Wilson est guéri. Après avoir passé trois ans au lit, il reprend ses esprits grâce au Docteur Landy, qui finira par utiliser sa "science" à des fins douteuses. Quoi qu'il en soit, Brian Wilson est bien vivant et il se met rapidement au travail. Il réalise donc un nouveau disque avec le groupe, où la personnalité de Mike Love a pris une importance écrasante.

15 Big Ones est la première étape vers le nouveau style de production de Brian, qu'il exploitera dans Love You. Toutefois, cet album reste artistiquement le point le plus bas de sa carrière. On décèle sur "Rock N'Roll Music" de réels efforts de production, même si cette reprise de Chuck Berry est interprétée de manière trop fade pour convaincre. "It's OK" et "Had To Phone Ya" sont sans aucun doute les titres les plus réussis de ce disque. Ces mélodies pop laissent présager une sorte de "Holland" amélioré. Le pire est pour la suite. Déjà, Brian s'enlise sur le "Chapel Of Love" de Spector, tandis que "Everyone's In Love With You", démonstration supplémentaire du non-talent de songwriting de Mike Love, est d'une mièvrerie insupportable. Malgré l'effort d'adaptation à la modernité, Brian Wilson se réfugie trop souvent vers la solution la plus facile : les arrangements staccato minimalistes sonnont comme de pâles imitations de "Surf's Up". Le reste de l'album alternera le médiocre et le mauvais, les voix des Beach Boys prenant par moments un timbre écœurant, voire franchement laid.

15 Big Ones, s'il n'est pas le pire album du groupe, est finalement assez indigne des Beach Boys. Il faut cependant noter le duo final entre Brian et Carl, sur le "Just Once In My Life" de Phil Spector, qui se détache du lot.

Antoine



La page de pub promise ! (Best, 10/76)

Chronique signée Sacha Reins parue dans la défunte revue Best en septembre 1976 qui fleure bon le travail de l'attachée de presse et la page de pub promise pour le prochain numéro !

Après une absence discographique de plus de deux ans, les revoilà. Leurs photographies qui illustrent la pochette nous montrent cinq messieurs barbus et pas mal bouffis, les années ont, semble-t-il eu raison de leurs beaux physiques de Californiens sveltes et bronzés. Mais le temps a-t-il aussi flétri leur musique si pleine de vie et de soleil, vous entendez-je demander. Ma réponse est non. En fait les Beach Boys ont créé un style vocal harmonique qui loin de vieillir ou de paraître désuet dix ans plus tard, nous apporte toujours fraîcheur, grâce et une certaine « spontanéité » sophistiquée.

Ce disque produit par Brian Wilson, qui avait quelque peu délaissé le groupe pour raisons de santé, est un mélange de nouvelles chansons et de classiques traités à la sauce B.B. Que ce soit « Rock and Roll Music » de Chuck Berry, « Chapel Of Love » de Phil Spector ou « Blueberry Hill » de Fats Domino, l'esprit de ces classiques n'est pas trahi, il est simplement revivifié, et sans jamais tomber dans la nostalgie douteuse. Les nouvelles compositions sont de haute qualité et ne souffrent pas de la comparaison avec les anciennes (sauf peut être pour « Had To Phone Ya » que je trouve un peu faiblarde et geignarde). Les Beach Boys, qui ont marqué de leur style la musique populaire américaine (les Beatles et même les Who ont subi leur influence) se retrouvent aujourd'hui plus ensemble que jamais. Ils ont su sortir du creux de la vague (un jeu d'enfant pour des surfeurs ...) où ils étaient tombés il y a cinq ans pour revenir au premier plan. Cet album remplira de joie ceux qui les aimaient lors de la grande époque de « Surfin' USA » ou « Good Vibrations », quant aux autres, ceux qui étaient alors trop jeunes, ils découvriront un groupe dont le talent et l'inspiration sont plus brillants que jamais et qui occupe toujours une des toutes premières places dans la musique contemporaine américaine.

Chronique parue dans Rock & Folk en septembre 1976, signée François Ducray :

La pochette du Beach Boys est amusante, pleine d'une saveur caustique amplement justifiée. Un graphisme racoleur, plastifié et vulgaire comme une réclame de sucettes chaudes, et sur fond bleu dégradé, idéal dans les cinq cercles olympiques, cinq bobines parfaitement souriantes, mais totalement déçavées.

Des rides, des poches et des poils partout. Et ce titre pour grandes surfaces !

« 15 Big Ones », c'est la main gauche des Beach Boys, eux-mêmes se chargeant de couvrir leur envahissant passé tout en rouleaux d'écume sempiternelle. La main droite tendra plus tard un vrai nouvel album,

avec des morceaux reflétant les BB d'aujourd'hui, tous la trentaine aisément dépassée : la preuve, ça s'appellera « Transcendental Meditation », quatre après « Holland ».

Rien à voir avec cette rocambolique promenade à travers la jeunesse de leur corps qu'ils nous offrent là, grâce à leur tête (trop ?) mûre, comme dans le plus invraisemblable feuilleté des années cinquante. A la base, l'alchimie réellement dingue de Brian Wilson qui mêle, dans une même cire, les vieux standards populaires américains, rocks et romances, à de fausses vieilles chansons d'eux conçues façon Musée Grévin. Aussi vicieux que si John Ford



retournait « Rio Grande » en gardant John Wayne à l'âge qu'il a, et soignait couleurs et décors à outrance. Quel intérêt ? Les indiens colleraient une trempe aux cavaliers téméraires, voilà. Ce n'est plus de la nostalgie guillerette, mais sûrement une jouissive farce anachronique, une auto-parodie drôle et délicieuse. Et puis, la facétie wilsonienne coupe heureusement le sifflet aux inépuisables compilations toujours fidèles à la Saint Jean. Enfin, le disque est magnifique, de la première à la dernière note dominé par le fluide de Brian, en grande forme. Sa griffe, comme celle de Phil Spector et des bouilleurs de cru d'Armagnac, n'a fait que se bonifier en vieillissant. Vivent donc les faux mêmes et leurs monastères aux oratoires magiques.

Car seule une science miraculeuse, amoureuse des chansons, des voix, des instruments et des machines a pu guider le groupe dans son œuvre d'orfèvre fou. Pas un salon meuble Louis XV bidon, mais une pièce, un pavillon préservé par un maniaque inoffensif-et-génial-et-timide, où bibelots et figurines s'animent si gracieusement qu'on en oublie toute la technique du savant. Ultrasophistiqué quant au son (puissance finement contenue, souple, salée, aqueuse), volontairement naïf quant aux paroles (pudeur, peines, joies et désirs types 60'), tout le travail de « Holland » et de « Pet Sounds » appliqué à des rengaines éculées, toujours prêtes à revivre. Ecoutez ce « Rock'n'Roll Music » chaloupé, ce « Chapel Of Love » extasié, ce « Blueberry Hill » (hommage à toi, Fats) en majesté, et puis les savoureux pastiches signés Wilson, Love ou Jardine, les yeux bien clos et la main vague en face d'un verre, et vous jouerez après : quoi est de qui ? Les voix coulent, sublimes, surtout celle de Brian d'Outre-tombe. Quel âge ont vos rotules ? Celui de votre danse, oui, « just that same song », encore et encore. Ne pleurez pas sur l'avenir du rock avec ce disque, gardez les larmes pour les sables de l'an passé. « 15 Big Ones », c'est comme l'eau, palpable et irréel, merveilleux comme elle.

The Beach Boys Love You

Si l'on veut avoir une idée des ravages de la cocaïne sur les cordes vocales d'un chanteur, l'album « Love You » en donne un parfait exemple. Il suffit de jouer successivement

« Good Time » et « Solar System » pour entendre ce qu'est devenue la voix de Brian Wilson en quelques années. Ça marche aussi pour David Bowie : « Ziggy Stardust » en 72 et n'importe quel album post-74. Cependant, une des incongruités de « Love you » est de présenter un morceau de 1970 au milieu de morceaux de 1976/77. « Une des incongruités »

car cet album en recèle plus d'une. Il est patchwork tout en restant homogène, réussi tout en étant (un peu) raté, rugueux tout en étant plaisant, bref un disque curieux, bizarre mais indispensable pour tout fan de Brian Wilson.

Car son principal intérêt est d'être le 1^{er} album des années 70 à être une œuvre strictement Brian Wilsonnesque (et aussi la dernière). Si le précédent album avait été annoncé en grande pompe comme celui de son retour, les fans étaient quand même restés sur leur faim avec un album plutôt moyen à la pochette ringarde.

Cette fois-ci, la pochette est hideuse à souhait (Dean Torrence, vieil ami du groupe s'est chargé du design et a dû estimer à l'époque que la pochette computerpixelisée était du meilleur goût et reflétait la modernité du groupe), mais le contenu est bien supérieur à son prédécesseur.

Brian n'a jamais été un grand parolier et il le prouve plus d'une fois dans ce disque, mais il n'a pas d'égal pour coller des mélodies uniques et imprévisibles à ces textes enfantins et/ou ridicules (pour le coup, Mike Love n'a pas dû avoir de problème pour comprendre ce qu'on lui faisait chanter !)

Musicalement, après des années d'excès en tout genre et de vaufrage au fond d'un lit, c'est le régime sec. La majorité des morceaux sont bâtis autour de claviers (essentiellement un bon vieux synthétiseur Moog et un orgue Hammond) et des percussions minimalistes (Keith Moon pouvait dormir tranquille !). On est loin du « wall of sound » spectorien qui avait consacré Brian comme un producteur-arrangeur de génie au temps de « Pet sounds ». On est nettement plus proche de « Smiley Smile » (succédané du mythique « Smile ») mais en plus agréable à l'oreille. Malgré tout, quelques cuivres et un peu de guitare viennent parfois étoffer les chansons.

A l'instar de « Today ! », l'album se décompose en 2 parties : une première face up-tempo et une seconde plus romantique.

L'ouverture avec « Let Us Go On This Way » donne le ton : basse jouée au synthé, caisse claire très lourde et Carl qui lance un « yeah ! » de hard-rocker comme on n'en

avait encore jamais entendu sur un disque des BB. On retrouve quand même de belles harmonies vocales sur le refrain. « Roller Skating Child » confirme que les synthés vont mener la danse et comme le dit Peter Buck dans les notes de pochettes de la dernière réédition, il est bien possible qu'à partir de là, le fan moyen des Beach Boys de

l'époque ait enlevé le disque de la platine. Pourtant, sur le titre suivant, « Mona », on retrouve quelque chose de plus classique et presque une production spectroscopique. En tout cas un morceau très agréable, véritable boucle mélodique emmenée par Dennis. Lui succède « Johnny Carson »... Une chanson souvent citée comme l'une des plus ridicules de leur répertoire (jusqu'à cette date). Cette ode à la gloire du présentateur vedette américain de l'émission culte « The tonight show » est néanmoins remarquablement mise en place sur le plan vocal et illustre bien l'austérité musicale de l'album (le pont instrumental : un duel orgue – batterie mémorable !).

« Good Time » est forcément un des meilleurs morceaux de l'album, tant par la complexité des arrangements que par son interprétation. Il avait été enregistré en 1970 mais n'avait pas été utilisé à l'époque. Quelques overdubs en 1977 lui ont permis d'atterrir sur « Love You » et c'est un petit bol d'air que d'entendre la voix de Brian dans ses meilleurs jours.



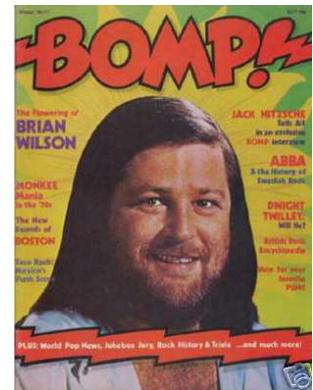
L'intro à la batterie de « Honkin' Down The Highway » n'est pas vraiment celle de « When The Levee Break » de Led Zeppelin, mais comme on en est au sixième morceau,

on s'est habitué... Un morceau sympathique pour prendre la route !

Et la première face se termine avec le mémorable « Ding Dang » co-écrit avec Roger Mc Guinn, auteur-compositeur prolifique et génial des Byrds. Sur le papier, on est en droit de se dire que le résultat d'une collaboration entre deux artistes de ce calibre ne peut qu'être sublime... En fait, la montagne accouche ici d'une souris : 56 secondes de Ding et Dang qui se répondent en boucle sur fond de « whoooo » avec un petit couplet gentillet pour faire bonne mesure. Ce n'est pas désagréable malgré tout et ça permet de clore la première partie sur une note humoristique.

La face 2 est à mon avis la plus intéressante et la plus cohérente. Si l'on fait abstraction des difficultés audibles de Brian à chanter certains morceaux (« Solar Sytem », « Let's Put Our Hearts Together »), l'ensemble des morceaux reflète bien l'état d'esprit du génie enfantin et naïf : « Solar System » ; « Le système solaire nous apporte la sagesse », « S'il y a de la vie sur Mars, je pourrais y trouver ma femme »... cela dit en toute sincérité sur des arrangements synthétiques du meilleur effet !

« The Night Was So Young » - « I'll Bet Is Nice » - « Let's Put Our Heart Together » sont trois belles chansons d'amour quasiment parfaites et qui ont leur place parmi les meilleures compositions de Brian.



« Airplane » livre des parties vocales plus conformes à ce que l'on attend des Beach Boys et l'une des meilleures de Mike Love ; quant au final, il est particulièrement réussi : Brian et Carl se répondant, soutenus par le toujours omniprésent duo orgue-batterie !

« Love is a woman » clôt parfaitement l'album. On souffre avec Brian quand on l'entend chanter, mais il y met tout son cœur. Des cuivres et des chœurs étoffent parfaitement cette nouvelle chanson d'amour simple et sincère d'inspiration gospel.

Désormais reconnu par la plupart des admirateurs de Brian Wilson comme une de ses meilleures œuvres (en tout cas une de ses plus personnelles), ce disque n'a pas connu le succès commercial escompté. Il a certainement rebuté le fan qui avait découvert les Beach Boys avec « Endless Summer » en 1974. On ne serait pas fâché de redécouvrir cet album aujourd'hui avec les musiciens actuels de Brian Wilson !

Thierry

Les chroniques

Chronique initialement disponible sur le site web cabinessence.com/petsounds-fr aujourd'hui disparu :

Après une longue traversée du désert pour Brian Wilson qui aura duré de 1969 à 1976, Marilyn, sa femme, décide d'embaucher un psychiatre, mi-gourou mi-escroc pour remettre Brian sur pied, le Dr Landy. Celui-ci, bien que décrié par la suite, accomplit un miracle : Brian Wilson, rongé par la folie et les drogues, se remet au travail dès le début de l'année 1976, et les Beach Boys sortent l'album « 15 Big Ones ». Celui-ci se vend bien, et incite les Beach Boys à continuer sur leur lancée. A cette époque, au sein du groupe, deux clans se forment. Le clan Mike Love-Alan Jardine souhaite transformer les Beach Boys en grand orchestre pour nostalgiques, n'interprétant que leur hits en concert, et n'enregistrant que des reprises d'oldies ne laissant aucune place à l'expérimentation. Le clan des frères Wilson, lui, préférerait enregistrer des titres moins commerciaux et plus expérimentaux.

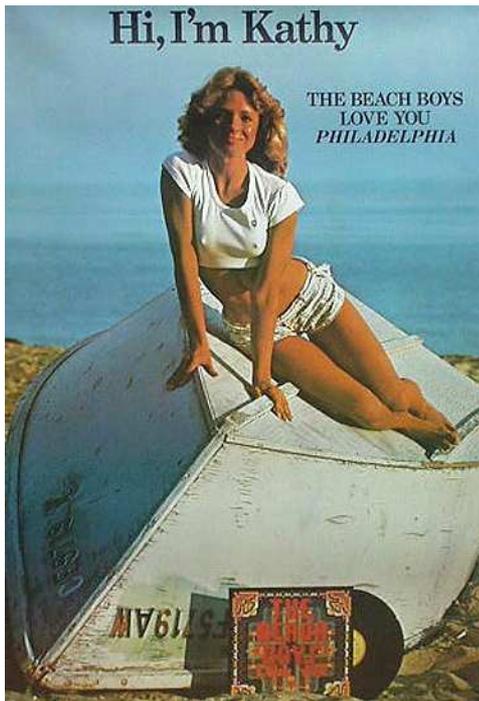
Pour l'album « The Beach Boys Love You », c'est le clan des frères Wilson qui gagne. En effet, cet album est constitué de 14 titres, tous sont écrits ou co-écrits par Brian Wilson. Cela ne s'était pas vu depuis l'album Smiley Smile en 1967 ! Brian s'est fait plaisir en enregistrant et produisant tout lui-même, et cela nous fait plaisir à nous aussi ! Techniquement, c'est presque un album solo de Brian. En effet, il joue de tous les instruments, rares sont les musiciens de session, et rares sont les apparitions de Mike Love et d'Alan Jardine au chant. Mike Love considère cet album comme médiocre et inachevé, Alan Jardine, lui n'en pense rien, comme d'habitude ! Brian utilise le Synthétiseur Moog, produisant des sons de basses électroniques en avance sur leur époque, et rendant l'atmosphère de cet album aussi particulière ; on retrouve dans le style musical toute l'innocence et la fausse naïveté qui rendent ce charme unique à Brian. Bien sûr, sa voix est ravagée par le tabac et l'alcool, bien sûr les paroles sont débiles... mais les mélodies sont là ! Il vous suffit d'écouter des titres tels que "Mona", beau dans sa simplicité, « Johnny Carson », et ses chœurs complexes, ses changements de rythme inattendus, "I'll Bet He's Nice" avec le magnifique refrain chanté par Carl Wilson, "The Night Was So Young" et sa mélodie entêtante, ou "Airplane" qui vous fait

décoller, oui Brian est bien de retour ! Le problème, c'est que cela n'aura duré que le temps d'un seul album, car peu de temps après, c'est le clan Mike Love & Alan Jardine qui reprend les choses en main. Le résultat est l'album M.I.U, ainsi que tous les albums suivants jusqu'à nos jours. Mike Love et Alan Jardine ne sont pas les seuls à mettre en cause car Brian, peu de temps après, a de nouveau baissé les bras et est retombé dans la drogue et l'alcool, se contentant du minimum syndical sur les albums suivants, et cela s'en ressent !

Régis

Chronique parue dans la défunte revue Best en mai 1977, signée Francis Dordor :

Avec ses 14 petits grains de sable égarés dans une sandale d'été, qui roulent sous la plante des pieds et vous irrite, le nouveau Beach Boys, vous aidera à reconquérir une parcelle de bonheur et d'insouciance. Mais autour de quel autre motif est conçue la musique des Beach Boys ? Aucun autre ! Le lettrage de la pochette est tout simplement hideux, céramique multicolore résurgence godiche du psychédéisme, mais la musique est ... ah, la musique, un bain de jouvence, et finalement le tout premier rayon de soleil parvenant à percer au travers de cette blancheur opaque de l'hiver et de ses haines. « Love You » fait suite à « 15 Big Ones » sans pour autant s'affirmer comme sa continuité, la seule particularité reliant ces



deux albums, c'est bien sûr la présence de Brian Wilson, l'énorme présence de Brian, tant sur le plan physique, que pour sa contribution à la composition et à la production de cet album. « Love You » est aussi un disque de « création » même s'il est moins imaginaire, soigné et luxueux que « Holland ». C'est en effet l'échantillonnage presque parfait de toute la thématique des Beach Boys. Qui à notre époque est encore capable d'écrire un hymne sur le patin à roulette, « Roller Skating Child », ou le mariage impossible de deux adolescents « Mona », sinon ce vieux jobard de Brian ! Cet album est superbe parce qu'il est plein d'enfantillages, de « Wanna Pick You Up » (avec ces lignes révélatrices sur l'esprit intégral de Brian : « She's still a baby for me ») à « The Night Was So Young » (ce titre !!!), cette candeur de clair de lune. Les textes sont bien sûrs plus cuils les uns que les autres, mais Brian louche avec tant d'ingénuité sur toutes les choses de sa jeunesse qu'il finit par s'y oublier avec un bonheur inégale depuis ... « Sunflower », c'est à dire en 1970. Et le son est aussi exemplaire que sur « Holland », ce n'est plus

le « mur » à la Phil Spector, Brian en allégé l'épaisseur par l'emploi d'un moog fluet ou ronflant et de toute une panoplie d'instruments qui résonnent comme du cristal. Mais la magie est là ! Les beach Boys ne règnent plus, mais leur présence est toute aussi importante, garantie d'une grandeur, d'une beauté qui après « Love You » paraît impérisable.

Chronique parue dans Rock & Folk en mai 1977, signée Benoît Feller :

Une pochette puzzle faite de minuscules carrés lumineux, reproduction de la gigantesque fresque de néon qu'on allume, sur scène, pendant que le groupe joue. 1977 : les Beach Boys existent depuis quinze ou seize ans et leur musique n'a pas vraiment vieilli (« Pet Sounds »). Regarder les visages des précurseurs des rêves californiens donne aujourd'hui froid dans le dos, mais l'art des musiciens, intemporel, glisse à travers le temps, n'est pas davantage altéré par les transformations qui s'opèrent dans le rock que par celles de la vie. Car si le son du groupe a un peu changé (la machinerie électronique a supplanté les guitares), son propos, son univers, les images qu'il emploie, les rêves qu'il exprime sont restés, eux, identiques à ce qu'ils étaient voici quinze ans. Et c'est un des plus puissants paradoxes engendrés par le rock que celui de cette formation qui parle d'une génération, d'une Californie, et d'un monde qui n'existent plus, mais continue à transporter les foules au cœur de son mirage en deux notes. Comme les Beatles, comme Elvis, les Beach Boys ont idéalisé l'amour, ce thème banal et capital, un des seuls qui vaille qu'on lui consacre une chanson, de façon générale. Et au fil de ce « The Beach Boys Love You », le groupe parle d'amour comme jadis, au temps de ses premiers et merveilleux hits (« Help Me Rhonda », « Fun, Fun, Fun », « I Get Around », etc ...). Alors, évidemment, on se demande en quoi les Beach Boys peuvent encore perfectionner leur œuvre, enjoliver leur fresque autrement que par des modifications de détail. Le groupe n'a-t-il pas tout dit ? L'art de Brian Wilson, cette science de la composition, de la production et d'une mise en forme exercée à tous les niveaux, particulièrement à celui de l'enregistrement, n'est-il pas, maintenant, utilisé pour lui-même, et ne fait-il pas office de cliché ? Ce sont les questions que je me pose, à l'audition du présent album, qu'animent quelques instants sublimes (« Johnny Carson ») mais d'où émane aussi beaucoup d'ennuis (« Solar System », « Mona »). Techniquement, la chose est superbe, comme d'habitude, et les neuf dixièmes des groupes qui composent la scène rock actuelle, Chicago et Led Zeppelin inclus, semblent avoir été enregistrés sur un magnétophone à cassette aux piles défaillantes, lorsqu'on les écoute après les Beach Boys. Mais si la technique est une arme, son utilisation forcée ne masque ni les longueurs, ni les répétitions, ni les fautes de goûts, ni la baisse de l'inspiration. On est habitué à adhérer de façon totale et définitive à ce que créent les Beach Boys, parce qu'il y a dans leur musique un don, une grâce, appelez ça magie si vous voulez, à laquelle on ne résiste pas, et on ressent de la tristesse à les voir, par instants ici, engendrer l'indifférence. Un semi-échec.

Histoires d'albums perdus

En 1976 et lors de la première moitié de 1977, Brian est de retour en studio. Il y passe beaucoup de temps et a, de nouveau, le contrôle absolu sur les sessions, tout comme 10 ans auparavant. « Remis en forme » par le docteur Landy, Brian a plusieurs albums en chantier aux concepts très différents : une suite de « **15 Big Ones** », le « **New Album** », un album en grand orchestre à cordes avec Dick Reynolds, « **Adult Child** » et son contraire, l'album minimaliste aux instruments synthétiques « **Love You** ». On sait que seul le dernier aboutira.

“New Album”

Qu'en est-il exactement de ce projet ? D'après les informations relevées dans le désormais indispensable livre de Keith Badman¹⁹, on apprend que les sessions de cet album et de Love You ont été communes et se sont déroulées principalement en octobre-novembre 76 ; qu'un certain nombre de titres avaient déjà été enregistrés lors des sessions de 15 Big Ones ; qu'enfin, 4 anciens titres auraient été réarrangés pour l'occasion. Au bilan : un album qui aurait ressemblé comme deux gouttes d'eau à 15 Big Ones : des anciens titres, des reprises, quelques nouveautés dont deux titres consacrés aux sœurs Rovell : Marylin, la femme de Brian et Diane, sa belle-sœur dont il est amoureux depuis... toujours.

Finale, le New Album a été abandonné mais quelques titres se retrouveront sur le projet Adult Child. Pourquoi ? Outre l'habituel refus de la maison de disque, il faut aussi évoquer les conflits internes au groupe. La fratrie Wilson (Carl et Dennis) avait peu apprécié 15 Big Ones, en particulier le ton *revivaliste* et l'accumulation de reprises²⁰ ; nul doute qu'un nouveau projet du même acabit ne devait pas les enchanter. C'est l'époque, d'ailleurs, où Dennis, lassé de tant de

¹⁹ The Beach Boys, the definitive diary of America's greatest band, Backbeat Books, 2004.

²⁰ Voir Timothy White, “The son also rises”, in Kingsley Abbott, Back to the Beach, Helter Skelter, 2003, pages 104-115.

temps perdu, en profite pour mener à bien son projet solo, Pacific Ocean Blue (voir IMR 4). Du côté Love-Jardine, on adore évidemment... ce manque d'innovation. Love You marquera provisoirement la victoire des Wilson avant, retour de bâton, le naufrage du M.I.U. album en 1978 et la nouvelle hibernation de Brian...

Reconstitution du New Album :

D'après Keith Badman, l'album aurait contenu 13 titres :

- 3 originaux : « My Diane », « Marylin Rovell », « Hey Little Tomboy » ;
- 6 reprises : “Ruby Baby”, “You’ve Lost That Lovin’ Feelin’”, “Come Go With Me”, “Mony Mony”, “Sea Cruise”, “On Broadway” ;
- 4 anciens titres réarrangés : “Sherry She Needs Me”, “HELP Is On The Way”, “Games Two Can Play”, “When Girls Get Together”.

Que sont-ils devenus ?

3 titres se retrouveront, réarrangés, sur le M.I.U. Album en 78 : « My Diane », « Come Go With Me » et « Hey Little Tomboy ».

« Sea Cruise » sera publié sur la compilation Ten Years of Harmony. Les Boys ne semblent pas avoir travaillé réellement sur les anciens titres, à l'exception de « Sherry, She Needs Me ». « HELP Is On The Way » et « Games Two Can Play » connaîtront leur première sortie officielle sur le coffret Good Vibrations en 1993.

Le reste est uniquement disponible en bootlegs et principalement sur 4 d'entre eux : Surfin' Rarities volume 1 (Silver Rarities, SIRA 155) ; Dumb Angel Rarities volumes 3 & 4 (DA 004 et 005) ; California Feeling (Polyphone, PH 1315).

Dr Faustroll

Voici un tableau récapitulatif : (SR = Surfin' Rarities ; DAR = Dumb Angel Rarities ; CF = California Feeling).

Titre	Albums officiels	Bootlegs
My Diane	M.I.U. Album	SR 1, DAR 4
Marylin Rovell		SR 1, DAR 4, CF
Hey Little Tomboy	M.I.U. Album	SR 1, DAR 4
Ruby Baby		SR 1, DAR 4
You've Lost That Lovin' Feelin'		SR 1, DAR 4, CF
Come Go With Me	M.I.U. Album	SR 1, DAR 3
Mony Mony		SR 1, DAR 3
Sea Cruise	Ten Years of Harmony	DAR 3
On Broadway		SR 1, DAR 4, CF
Sherry She Needs Me		SR 1, DAR 4, CF
HELP Is On The Way	Good Vibrations 3 (version Landlocked)	SR 1, DAR 4
Games Two Can Play	Good Vibrations 3 (1970)	SR 1, DAR 4, CF
When Girls Get Together		DAR 2 (1969)



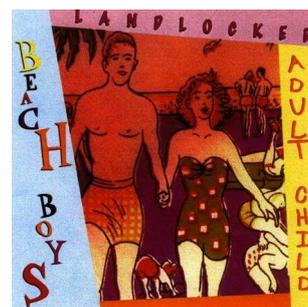
“Adult Child”

La majeure partie de ce disque, enregistré début 1977, est toujours inédite. L'idée de départ est d'enregistrer un disque de chansons écrites pour un big-band, ces grands orchestres jazz rois de l'époque swing qui ont aussi accompagné Frank Sinatra ou Dean Martin. D'ailleurs, Brian avait écrit certaines de ces chansons en espérant qu'elles seraient ensuite au répertoire de grands crooners. Mais, comme souvent avec Brian ou les Beach Boys, des titres d'autres sessions ou de styles différents seront utilisés pour compléter ce projet d'album. On peut considérer que cela apporte une certaine richesse à l'ensemble, je pense plutôt que cela nuit à la cohérence de l'écoute.

Trois sources

Dans ce style big-band / crooner, on trouve trois superbes nouvelles compositions de Brian : l'enjoué *Life Is For The Living*, *It's Over Now* et *Still I Dream Of It*. Ces deux dernières sont parus officiellement en 1993 sur le coffret Good Vibrations. *It's Over Now*, duo entre Brian et son épouse Marilyn, aurait à mon avis pu devenir un excellent 45 tours. Bien des fans ont dû rêver à un duo ou une reprise par Frank Sinatra ! *Deep Purple* est, elle, une reprise assez anecdotique d'un

standard swing. Etonnement, le style big-band / crooner fonctionne ici très bien, malgré les limites de la voix de Brian en 1976. Les arrangements de Dick Reynolds, qui avait déjà travaillé sur le Beach Boys' Christmas Album en 1964, y sont pour beaucoup.



D'autres nouveaux morceaux sont enregistrés pour l'album mais dans un style différent, que je qualifierais d'intermédiaire entre 15 Big Ones et The Beach Boys Love You. *Everybody Wants To Live* est une chanson vaguement funky de Brian sur la cigarette. C'est un sujet qu'il maîtrisait bien puisqu'il en fumait quatre paquets par jour à l'époque ! *It's Trying To Say (Baseball)* possède une belle mélodie chantée par Dennis sur un

rythme enjoué, une bonne chanson bien meilleure que la plupart de celles qui seront incluses sur les albums qui suivront. Enfin, *Lines*, menée au piano, aussi courte que pop (1mn45 !), est chantée par Carl. La seule parution officielle de cette excellente chanson est une

très bonne reprise par Douglas T Stewart, chanteur des BMX Bandits, sur l'album hommage *Caroline Now* !



Enfin, cinq titres sont ajoutés pour compléter l'album. *Shortnin' Bread* est une comptine pour enfants faisant parti des obsessions de Brian. D'après la légende, il entraîna les rockstars venues lui rendre visite dans les années 70 dans d'interminables interprétations au piano de cette mélodie. La version incluse ici est celle enregistrée en 1973 par American Spring avec Brian aux harmonies, complétée par une nouvelle ligne lead de

Carl. La chanson sera entièrement ré-enregistrée pour le *L.A. (Light Album)*. Les quatre autres titres plus anciens figurent également sur l'album perdu de 1976 *New Album*. L'anecdote *H.E.L.P. Is On The Way*, paru depuis officiellement sur le coffret *Good Vibrations* a été enregistrée en 1970 lors des sessions *Sunflower* et fut ensuite pressentie pour l'album resté lui aussi inédit *Landlocked*. *Games Two Can Play* date des mêmes sessions même si la production et le feeling sont plus proches de *Friends*. Cette chanson a elle aussi finalement trouvé sa place sur *Good Vibrations*. Datant des sessions *15 Big Ones*, *On Broadway* est une des nombreuses reprises du tube des Drifters, une de plus, sans rien de particulier pour la distinguer. Finalement, le très macho *Hey Little Tomboy*, enregistrée en 1976 en vue du *New Album* est assez honteux *. Certes, la mélodie est assez efficace, mais que penser des paroles où l'on force un garçon

manqué à enfile une robe, se maquiller et à se raser les jambes ! Ce titre est inclus avec un mix différent sur le *M.I.U. Album*.

Au final ...

Le rendu de l'ensemble est assez curieux, les titres d'origines diverses se succédant dans un ordre qui semble assez aléatoire. On passe directement d'une chanson crooner-Vegas à une comptine pour enfants ou à des titres de seconde zone qui n'ont pas trouvé leur place sur les albums précédents. Peut-être est-ce pour cela que Warner à refusé l'album à la fin de l'année 1977, pourtant significativement meilleur que le médiocre *M.I.U. Album* à venir. *Adult Child* est paru sur divers bootlegs, le meilleur étant *Landlocked / Adult Child* sur le label Pegboy. Le *Rarities vol. 4* sorti chez Dumb Angel, qui comprend *Adult Child* et de nombreux bonus de la même époque 1976-1977, est également très bon. Sur ce dernier, les titres *Life Is For The Living*, *Hey Little Tomboy*, *On Broadway* et *It's Trying To Say (Baseball)* sont des remixes effectués par des fans.

Enfin, on peut remarquer que le titre *Adult Child* n'est pas anodin. En effet l'album contient des titres matures comme ceux écrits et arrangés pour grand orchestre mais aussi des titres très enfantins pour ne pas dire régressifs comme *Hey Little Tomboy* ou *Shortnin' Bread*. Cet album est une curiosité qui devrait laisser de marbre le grand public mais les amateurs des Beach Boys et de bonne pop y trouveront largement de quoi se satisfaire.

Surf Lady

* On peut aussi considérer cette chanson comme étant simplement « naïve à la Brian ». Ce qui rend les bruits de cochon ajoutés par les « fans » sur la bootleg « *Dumb Angel*, *Rarities vol. 4* » proprement insupportables ! (Charlie)

Good Vibrations Tour, le Dvd

Film réalisé par la NBC et sponsorisé par "Dr Pepper", le "TV Spécial Beach Boys" est plus connu sous l'appellation "It's Ok TV Show", en référence au single du groupe. Cette vidéo assurait la promotion du nouvel album "15 Big Ones" tout en célébrant le 15ème anniversaire du groupe.

"Rock'n'roll Music", extrait de l'album, sera leur plus grand hit depuis des années et culminera à la 5ème place des charts US. "15 Big Ones", pièce maîtresse de la campagne "Brian is back", pointera pour sa part à la 8ème place du top albu et sera le point de départ d'une série de concerts en stade.

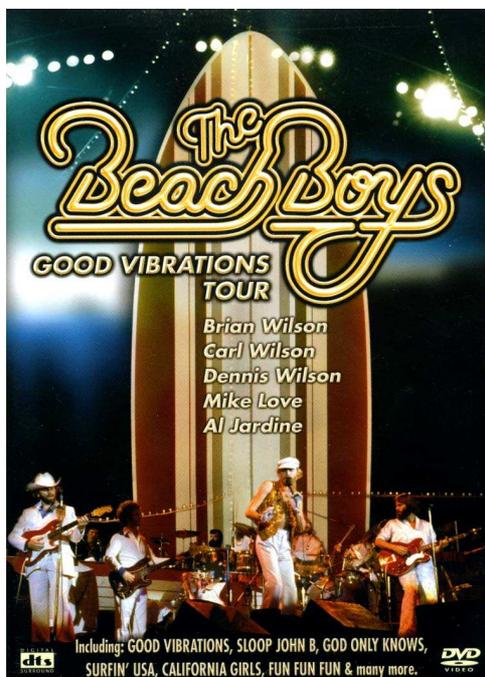
D'une durée de cinquante minutes, le show TV est une alternance d'extraits du concert de l'Anaheim Stadium (03/07/76), de sketches et d'interviews.

Belle prestation "live" que celle filmée par la NBC, lors de ce concert à l'Anaheim Stadium ! Les extraits du concert sont intégrés au "It's Ok TV Show", ce qui permet de passer en revue une majorité de tubes des Beach Boys, lors de la diffusion du film sur les écrans télé, le 5 août 76. Réalisation et montage dynamiques, le film est réussi techniquement. Cette vidéo est un excellent reflet du second souffle musical des Beach Boys du milieu des 70's. En "live", tous sont à leur avantage artistiquement, seul Brian semble un peu perdu sur scène, certainement surpris par ce soudain retour sous les projecteurs !

Dans les séquences entrecoupant les extraits live, on retrouve les membres du groupe et divers intervenants, notamment un Van Dyke Parks particulièrement incohérent dans ses propos... Les Beach Boys y apparaissent comme des icônes du mode de vie Californien, au milieu d'images de surfeurs, skateurs, pom pom girls et autres Ford Thunderbird. On appréciera tout particulièrement Dennis (à l'aise dans le rôle de membre d'un jury d'élection de miss), très représentatif de l'image du beau gosse de la côte Ouest. Beaucoup d'émotion et de sincérité aussi dans la scène où les frangins Wilson se livrent à quelques

confidences sur leurs relations avec leur père, Murry.

J'ai personnellement un faible pour la scène "unplugged" où le groupe donne la réplique à une chorale Baptiste sur une rare version de "That Same Song". Brian, qui y participe, semble ici retrouver une partie de ses moyens tout en prenant un plaisir apparent à chanter.



Alors évidemment, tout n'est pas parfait au pays des Wilson, et le principal bémol est dans la prestation de Brian lors du sketch dit du "Brian's nightmare". Je trouve en effet ridicule et pathétique cette pseudo arrestation de Brian par deux (faux) policiers de la brigade du surf (!).

Nombreux sont ceux qui trouvent ce passage comique, mais cette fois-ci, l'humour de Dan Akroyd et John Belushi (habituels locataires du "Saturday Night Live"), me laisse de marbre. On en arriverait presque à trouver Landy sympathique, lui qui piqua une énorme colère lors des répétitions, en constatant que l'équipe de tournage fournissait alcool et cigarettes à un Brian pourtant au régime sec...

Soyons indulgents vis à vis de Mike, de ses improbables pantalons "moules boules" et autres costards à paillettes. Idem pour un Al Jardine qui endosse ici la panoplie de Charles Ingalls, en nous présentant sa ménagerie, au milieu d'un décor digne de la petite maison dans la prairie.

Malgré une qualité d'image loin des standards actuels, je ne saurais que trop recommander l'achat de cette vidéo, tout en sachant que de nombreuses scènes sont recyclées dans "The Beach Boys, An American Band" et "Endless Harmony", deux documents indispensables. A considérer comme le reflet d'une époque, "It's Ok TV Show" est une véritable compilation, excellente introduction par l'image à la Beach Boys "story".

Dr Kokomo

Down Under With 15 Big Ones

Le secrétaire perpétuel de l'académie beachboïque nous assène un commandement comminatoire :

**Dans In My Room tu écriras
De Brian's Back tu parleras**

Evidemment j'obtempère ... Mais un doute m'assaille. *Brian is Back* certes, mais où ?

C'est le moment ou jamais, d'utiliser mon gazetteer favori pour pister le Wilson.

Geody
enter a place or a coordinate

Wilson, Australia



Latitude: -32.000000 Longitude: 138.366669

Sunrise: 21:00 GMT Sunset: 08:31 GMT

View Wilson on:

[Google Earth](#) [NASA Worldwind](#) [Celestia](#) [Google Maps](#) [Map Quest](#)

Export coordinates for Wilson as:

[GPX](#) [Stellarium](#) [Geocaching](#)

Weather over Wilson:

[AccuWeather](#)

Travel from or to Wilson:

[Flights](#) [Hotels](#) [Car rental](#)

Search for items about Wilson:

[Books, Guides, Maps](#) [DVD Videos](#) [Music](#)

Search the web for Wilson:

[Google](#) [Altavista](#) [Yahoo](#) [A9](#) [Wikipedia](#)

Search the web for images of Wilson:

[Google](#) [Altavista](#)

D'après Geody, il se trouve en Australie (Latitude : -32.00000 Longitude : 138.366669)

D'après nos grimoires, Brian est né le 20 juin 1942, donc quand il est revenu début 1975, il avait 32 ans. Donc la latitude est bonne. Et sur ma platine 33 tours, la version de *It's OK*, vendue sur la pochette pour 2 mn 14 secondes dure en fait 2 mn 18, soit ... 138 secondes. Donc la longitude est également bonne.

CQFD.

Si l'on ajoute que dans la riante cité de Wilson, le lever du soleil arrive vers 21h00 et le coucher vers 8h31, ça correspond bien aux horaires du garçon. Il n'y a pas à dire le faisceau des indices se resserre. Il est temps d'aller visiter cette charmante localité.

Bon vu comme ça, cela paraît très ... nature et un poil plus adapté à la saga des chemises à carreaux qu'à celle des garçons de la plage. Mais bon pour un grand retour, notre héros avait besoin de terrains neufs. Et bon, ça lui a fait penser aux *Blueberry Hills, Back Home*.

Alors bien sûr, on a cherché la *Chapel (of love)*, histoire d'y aller nous aussi de quelques *bow bow bow bow*.

A Wilson même, la quête fut vaine, mais prenez la piste vers le nord est sur juste 9 petits miles et vous arriverez à Hawker (Oui, un jour on racontera l'influence des Beach Boys sur The Band et inversement).

Et là, la St Gabriel's Church se dresse (quoique légèrement abandonnée) : Vous l'avez votre Chapel of Love. C'est déjà la fin du voyage. Encore une belle énigme musicologico-historique réglée par la IMR Team.

Damned, comment font-ils ?

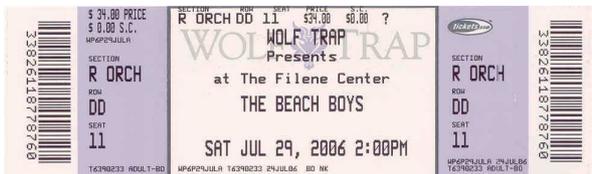
Thierry Rousselin



Wolf Trap Park, Vienna, Virginia, 29 juillet 2006

29 Juillet 2006, réveil facile et motivé, ce jour de vacances est le mien, c'est mon Beach Boys Day !

Les Beach Boys de Mike Love et Bruce Johnston seront en effet sur scène à quelques miles de Washington ou démarre mon périple touristique en Virginie. Pour rien au monde, je ne pourrais manquer cet événement, les Beach Boys en live chez eux... aux Etats Unis ! Déjà cinq jours que je possède les précieux sésames donnant droit aux deux shows, celui de 2 PM et celui de 8 PM. Dès le lendemain de



mon arrivée, nous avons déjà repéré les lieux et acquis les billets pour seulement 34 malheureux petits dollars la place, la seule frayeur étant venue de la jeune fille du guichet, m'annonçant que le concert du soir était pratiquement "sold out"... Moi qui ne les avais vus qu'en France (Paris & Biarritz), j'étais loin de m'attendre à un tel engouement pour Mike et son band...en 2006.



Fin de matinée, arrivée sur les lieux, le panneau électronique indique bien "THE BEACH BOYS" à l'affiche.

Le Wolf Trap de Vienna est un endroit magnifique, où une scène couverte, prolongée d'une immense pelouse, se niche dans un superbe écrin de verdure au cœur d'un parc. Nous sommes forcément (!) dans les premiers arrivants, ce qui nous permettra de trouver une bonne place de parking mais surtout de humer l'atmosphère du spectacle à venir, les concerts se vivant aussi avant.

Des parkings en contrebas, l'arrivée des spectateurs ressemble à une immense procession de pèlerins

Américains endurent la chaleur ... et une inhabituelle marche de quelques centaines de mètres !

L'ambiance est familiale, on vient au Wolf Trap bardé de glacières, le pique nique étant ici un incontournable rituel. Pas de concert en plein air sans casse croûte ni pinard (!), le show du soir ainsi qu'un concert de Chicago au même endroit deux semaines plus tard, m'en donneront la confirmation.

Ici pas de tee-shirts "Pet Sounds" ou "Smile", je ne verrai que des chemisettes à fleur et des maillots flanqués de planches de surf. On est loin, très loin des concerts de Brian Wilson au Royal Festival Hall de Londres en 2002 et 2004... J'aurai plus tard d'autres surprises, comme celle de voir se lever dans le public, des panneaux "I love you Mike !" ou "Mike the greatest !"...



Aux alentours de treize heures, l'ouverture des accès laisse passer un public de tous âges, qui se précipite en bas de la pelouse aux premières loges des places non numérotées, chacun matérialisant son emplacement d'un plaid ou d'une glacière... Les places couvertes ne seront accessibles qu'une demi heure avant le concert, sous l'œil bonhomme de "volontaires" recrutés dans des clubs du 3ème âge... Je m'apercevrai plus tard que les plus jeunes de ces bénévoles s'avèrent être d'impitoyables chasseurs de photographes, avec exclusion à la clef ! 14 heures, " l'America's band" entre sur scène pour un concert de 2 heures parfaitement rodé.

"Do It Again" ouvre le bal, suivi de "Surfin Safari", "Surf City", et le set "nostalgie des sixties" concocté par ce vieux renard de Mike produit l'effet escompté ! Les ballons bondissent de toutes parts au milieu d'un public qui reprend en chœur toutes les paroles de "Catch a Wave". Bruce prend part au jeu en renvoyant les ballons égarés dans le public. L'affaire est bien huilée, Mike fait quelques petits sketches où il brocarde le gangsta rap, Napster et rigole de cette jeune génération qui n'a pas connu les 45 tours ...



Les titres des années soixante s'égrènent, "Surfer Girl", "Don't Worry Baby", et à quelques exceptions près le set est articulé sur leurs premières années de carrière. Le temps des Beach Boys version Mike semble s'être interrompu au beau milieu des sixties... Jouant à fond la carte nostalgique, Mike a parfaitement compris ce qu'attend le public Américain d'un concert des Beach Boys, et il lui donne !

Surprise encore, alors que les jeunes bénévoles de l'organisation traquent sans relâche les preneurs de photos, les premiers rangs reprennent en chœur "Still Cruisin" ou "Kokomo", titres généralement moins prisés par les fans. Le concert se finit sur "Fun, Fun, Fun", thanks Mike !

Après une après-midi de farniente sur le site, j'assistai une nouvelle fois à la montée des "pèlerins", cette fois-ci, du soir. Et pour la deuxième couche, le concert affichera complet, soit plus de 7 000 spectateurs, renseignement pris auprès de l'organisation. Votre fanzine préféré ne m'a quand même pas payé le voyage pour rentrer sans les chiffres officiels !



La set list "nocturne" variera peu, seule une impeccable interprétation de "Disney Girls" par Bruce viendra apporter un petit bonus par rapport à l'après midi. Mike et Bruce, complices, se congratuleront mutuellement lors des présentations de "I Write The Songs" (Grammy) et "Kokomo" (n°1).

Ce samedi au Wolf Trap de Vienna, nous avons pu assister à une version live des Beach Boys tout aussi légitime que celle de Brian.

Ce fut mon "Beach Boys Day", une journée en immersion totale dans cette passion qu'est la musique du "groupe de l'Amérique"... Ambiance totalement différente de celle des concerts de Brian mais pourtant tout aussi attachante. De ces prestations impeccables dans un décor idyllique, je garderai aussi l'amère sensation qu'une reformation du groupe me paraît désormais bien improbable. Mike n'a malheureusement aucun besoin de Brian pour afficher "complet"...

Texte et photos : Dr Kokomo

Hommage à Syd Barrett en pensant à Brian Wilson

Pendant l'été, nous avons appris le décès de Syd Barrett et, sauf à la télévision nationale française où cet événement n'a guère suscité plus d'une minute de commentaires en fin de journal, le retentissement fut énorme. Pourtant, Roger Barrett était depuis longtemps (1974, en fait, année de ses derniers enregistrements*) retiré du monde de la musique et l'on ne disposait plus que de quelques rares photos où l'on cherchait désespérément à retrouver les traits de celui qui fut, pendant quelques mois, le maître à penser de l'Angleterre psychédélique. Un tel phénomène aurait pu avoir lieu outre-atlantique quand, en 1967, Brian Wilson sembla lui aussi se



retirer du monde des affaires pour entamer une descente aux enfers similaire. On a souvent comparé leurs deux destinées en s'appuyant sur quelques aspects superficiels : la consommation de drogues, la maladie mentale, un don pour la composition. Et, on envisagea sérieusement en 1967, quand Syd commençait à donner des signes évidents de perturbation, surtout en concert, d'en faire une sorte de Wilson à l'anglaise : le laisser en studio composer et embaucher David Gilmour pour les concerts. Syd aurait mené la même existence que Wilson à partir de 1964**. Tel ne fut pas le cas : le déséquilibre de Barrett dépassait largement le cadre des prestations scéniques et les enregistrements très erratiques de ses deux albums solos en témoignent.

Aussi n'est-ce pas au Wilson de 1964 que je comparerais Barrett, ni même celui de 1967, que des intérêts mercantiles remirent en selle, mais plutôt à celui qui, à partir du début des seventies, entama un lent processus suicidaire, cloîtré dans sa chambre.

Et c'est au Wilson de 2006 que l'étrange destinée de Barrett me fait aujourd'hui penser. Je crois que Brian Wilson aimerait aujourd'hui qu'on lui aménage une existence à la Syd Barrett, qu'en fait, c'est ce qu'il a toujours cherché : redevenir un anonyme, n'importe qui, regarder la télé, acheter le journal, ne rien faire et ne plus avoir à subir, comme un châtiment, la gloire.

Malheureusement, depuis dix ans, toute la communication autour de Brian consiste à nous vendre la même salade : il est en pleine forme, il veut composer, produire, il adore le public, etc. Il suffit de le voir sur scène pour comprendre toute l'escroquerie qui s'étale



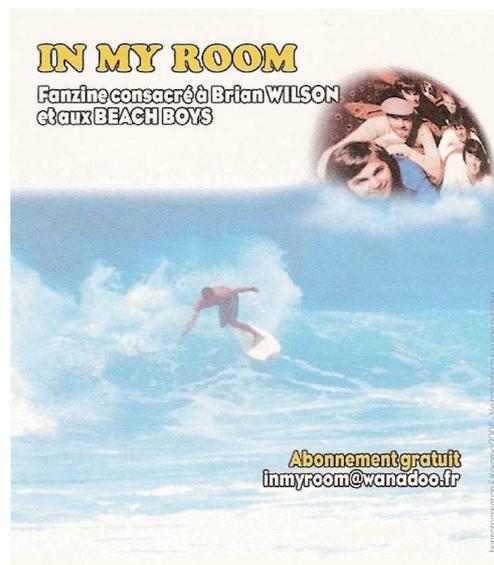
ici. Les images filmées de Brian lors de l'interminable tournée 2004-2005 sont éloquentes : le visage devient de plus en plus crispé, figé, le sourire de plus en plus mécanique, la lassitude de plus en plus criante. Il finit par ressembler au « Vegetable Man » chanté par Barrett en 1967. Et l'on nous parle aujourd'hui de nouvelles sessions en studio... Las ! Je n'ai qu'un mot à dire : FOUTEZ-LUI LA PAIX !

Dr Faustroll

*On trouve cela ainsi que nombre d'enregistrements inédits de Barrett sur un coffret de 6 cds intitulé « Beyond Rhyme nor Reason ». La dernière session, datée d'août 74 figure sur le disque 4.

**Voir le livre de Mike Watkinson, Pete Anderson, et Xavier Danheux, Syd Barrett : le diamant noir, Castor Astral, 2005.

In My Room, les flyers



Ils sont dispos ... les nouveaux flyers In My Room !

Sous forme de fichiers pdf, ils vous seront désormais envoyés gratuitement (la maison ne recule devant aucun sacrifice !), en même temps que les futures parutions de votre fanzine préféré.

Pour quoi faire ?

Tout simplement pour assurer la promotion du fanzine et ainsi permettre à d'éventuels "égérés" de nous rejoindre ! Tous ces futurs adhérents pourront alors partager avec nous cette passion commune pour la musique de Brian Wilson, des Beach Boys et plus si affinités...

Mode d'emploi : Enregistrez le fichier et conservez le précieusement car vous serez dorénavant un ambassadeur In My Room !

Ensuite, il suffit d'imprimer les flyers et de les distribuer à toutes les personnes éventuellement intéressées par le fanzine, lors de conventions et autres bourses aux disques, par exemple.

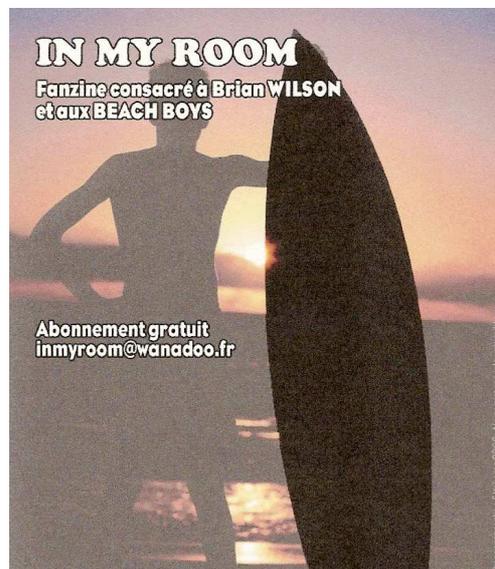
Bien sûr, il n'est pas interdit de les distribuer au boulot, lors du réveillon ou à la plage mais le but est surtout de matérialiser l'existence du fanzine auprès d'amateurs potentiels.

Vous verrez comme il vous sera désormais facile de convertir les fans du petit combo de Liverpool, et puis le flyer IMR, pour créer le contact, c'est quand même mieux que "vous habitez chez vos parents ?"...

L'équipe d'IMR remercie tout particulièrement Cyril Hopsore, à la technique, pour son investissement dans la réalisation de cette première collection de flyers.

Thanks Cyril !

Dr Kokomo



Good Vibrations, Pet Sounds, 40^{ème} Anniversaire

Disons-le d'emblée : ces deux objets ont **surtout** un intérêt esthétique. Le soin apporté à leur *packaging* respectif est même un défi lancé aux spécialistes du téléchargement pirate car, pratiquement rien, en effet, n'ait inédit dans cette affaire. C'est donc le contenant qu'il faudra, pour une fois, privilégier.



Commençons par Good Vibrations : un digipack reproduisant le 45 tours original américain. A l'intérieur, des reproductions des pochettes des différents 45 tours d'époque, l'occasion de voir comment étaient perçus les BB en 1966. On remarquera en particulier que, pour la France et Israël, les BB de 66 sont toujours ceux de 64. Les fans qui ont acheté le 45 à l'époque sur la foi de la pochette ont dû rester

perplexes. 6 morceaux : le titre original, paru en octobre 66 et sa face B (« Let's Go Away For Awhile ») plus trois variations centrées sur la deuxième version du titre (un extrait des sessions, un alternate take, un instrumental). Enfin, la répétition du concert d'Hawaï en 1967. On a déjà entendu tout ça, certes, mais ces 25 minutes s'écoutent avec toujours autant de délectation. Un seul regret : pas de livret.

Et maintenant Pet Sounds : un beau coffret en velours vert, agrémenté d'un livret cette fois-ci qui fournit toutes les indications sur les différentes versions du disque proposées ici, les dates des sessions, les musiciens présents, etc. Pour ceux qui possédaient le



Pet Sounds 40th Anniversary Limited Edition CD/DVD and Double LP!

Due August 29: Order Today

coffret des Pet Sounds Sessions paru en 1997, il n'y aura là rien de nouveau. Quant aux deux disques : le premier est un cd audio regroupant la version mono originale + un bonus track, « Hang On To Your Ego » (première version de « I Know There's An Answer » pour qui l'ignorerait encore), déjà présent sur les dernières rééditions du disque, suivie de la version en stéréo déjà présente sur le cd 1 du

coffret. Le second est un dvd en 2 parties : une partie vidéo et une partie audio. La partie audio reprend le contenu du dvd audio déjà paru en 2003. La partie vidéo, elle, compile principalement 4 documents : The Making of Pet Sounds, un nouveau montage d'images provenant du film Endless Harmony et d'un autre film promotionnel paru en 1997 ; Pet Stories, nouveau montage d'un document figurant sur le dvd de Brian Wilson, Pet Sounds, Live in London ; 3 clips dont l'un d'entre eux était inédit officiellement, « Good Vibrations » ; enfin, un entretien inédit d'une dizaine de minutes entre Brian Wilson et George Martin. Là encore, rien d'absolument nouveau mais c'est bien d'avoir tout cela sur le même support. Ce double cd/dvd existe aussi en édition « normale », boîtier cristal et avec le même contenu.

Enfin, Pet Sounds est également réédité en double vinyle couleur, limité à 10 000 exemplaires, avec les mixes mono et stéréo.

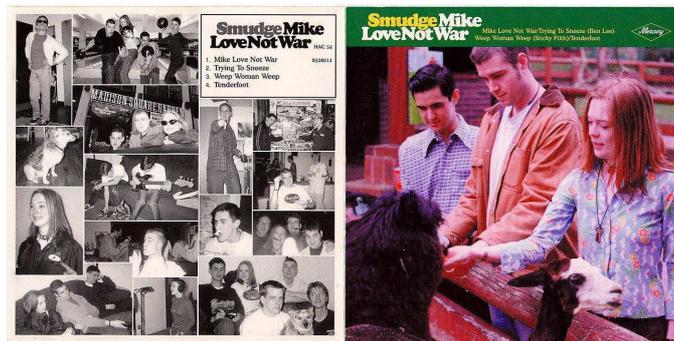
Dr Faustroll

Les pochettes inspirées par Pet Sounds

In My Room a l'intention de fêter également et dignement le 40^{ème} anniversaire de la parution de Pet Sounds. L'album sera donc le thème central du prochain numéro (Hiver 2006)

A cette occasion, nous organisons un petit concours et **vous invitons** à nous faire parvenir, si possible accompagnées d'un texte explicatif, des images de pochette de disques inspirées par celle de Pet Sounds et ce, tout genre de musique confondu.

A titre d'exemple, voici la pochette de l'album des Smudge intitulé "Mike Love, Not War", sorti en 1996 et le texte qui va avec !.



Pour les Australiens de Smudge, l'intention de rendre hommage aux Beach Boys est-elle si évidente ? Ils vont jusqu'à imiter la posture des Beach Boys en studio. Enfin, le principal morceau est intitulé : Mike Love Not War (arf ! arf ! quel jeu de mots!!!).

En réalité non ! L'intérieur du livret nous livre la cruelle vérité : ils se moquent carrément de l'adulation qui entoure Pet Sounds. Ils pastichent les commentaires qui apparaissent sur les livrets qui accompagnent la réédition des CD Twofers des Beach Boys, avec des "production note" et des "historical note" assez hilarantes. Les titres des morceaux sont "Essayer d'éternuer", "Pleure femme pleure !" et "Pied tendre".

Un peu d'irrévérence, ça fait du bien !

Faites-nous parvenir vos trouvailles à inmyroom@wanadoo.fr.

Que le meilleur gagne ... rien !

Surfer Dan et Charlie Dontsurf



IN MY ROOM, une production du Cabinet Médical Faustroll - Kokomo, Assistant Dentaire : Charlie Dontsurf, Secrétaire Médical : Valtchan V. Ont participé à ce numéro : Thierry, Surfer Dan, Surf Lady et Thierry Rousselin. Un Très Grand Merci à Cyril Hopsore, Antoine et Régis !
n° 6 – Automne 2006 – Reproduction totale ou partielle interdite - Pour nous contacter : inmyroom@wanadoo.fr